

Château de la Roche-Jagu

1980

LE TRIEUX DANS L'HISTOIRE

raconté par Nicole CHOUTEAU

Dès l'aube de la civilisation, l'eau a été vénérée par les hommes. Les sources, les rivières, en ont reçu les offrandes.

Les trois belles épées de bronze trouvées dans le Trieux en sont peut-être le témoignage, armes des vaincus dans les eaux à l'issue d'un combat entre les chefs des tribus rivales.

Ce culte des eaux a survécu jusqu'à nous dans les multiples fontaines aux vertus guérisseuses placées sous le patronage de quelque saint breton.

Qui donc sont ces personnages dont aucun ne trouve de place dans les pages du calendrier et pour lesquels le peuple breton a élevé tant de chapelles, façonné tant de statues, célébré tant de pardons ?

Dès le 4^e siècle de notre ère et jusqu'au 6^e siècle, les Bretons, Celtes de Grande-Bretagne, sous la pression des Scots qui les harcelaient, quittèrent leur île en un lent exode vers la terre d'Armorique.

Des groupes de population arrivaient sous la conduite des princes de leur pays d'origine, et accompagnés de leurs chefs religieux.

Ensemble ils fondèrent les premières paroisses, les « *plous* » qui furent placées sous le vocable du prince ou plus souvent du moine fondateur.

Ces derniers, après qu'ils eurent défriché, administré, évangélisé, et jugeant qu'ils avaient bien rempli leur devoir auprès de leurs compagnons d'exil, retournèrent à leur vocation monastique, érigeant çà et là de simples ermitages pour un moine solitaire ou de véritables monastères selon la règle celtique.

L'archipel de Bréhat fut un de ces lieux privilégiés où s'établirent les premiers monastères bretons sur le sol d'Armorique.

Anéantis une première fois par les invasions barbares, ils connurent un renouveau au 11^e siècle.

A l'île Modez se trouve un dernier témoin de ce que furent les cellules monastiques, celle de saint Modez, petit édifice circulaire, mainte et mainte fois restauré et dont la silhouette sert d'amer à la navigation.

Les ruines du monastère relevées au 12^e siècle devinrent un prieuré de l'abbaye de Bégard.

Plus proche de Bréhat, Budoc s'établit à l'île Lavrec sur les ruines d'une villa romaine.

Une autre île de l'archipel, l'île Verte, fut au Moyen-Age et jusqu'à la Révolution, le siège d'un couvent de Récollets, fondé en 1434 avec l'aide du seigneur de la Roche-Jagu qui possédait plusieurs de ces îles.

Avec les Récollets s'installe en pleine mer un foyer spirituel et intellectuel, puisque leur bibliothèque ne comportait pas moins de mille volumes.

Ces moines n'étaient à tout prendre pas plus isolés qu'ils ne le seraient aujourd'hui, en vue du prieuré de Saint-Modez, à quelques encâblures de la puissante abbaye de Beauport qui tenait sous sa justice quelque 30 000 âmes, sans compter que sur l'îlot voisin, l'île Beniguet, se trouvait une population suffisante pour que le recteur de Bréhat y vînt le dimanche dire la messe en l'église Saint-Guénolé et « y assister les isliens lorsqu'ils sont malades », moyennant quoi les seigneurs de la Roche-Jagu lui abandonnaient une partie de la dîme.

Il y avait aussi le va-et-vient des hommes de guet, surveillant l'horizon et protégeant Bréhat, objet des convoitises ennemies et d'une surveillance sans relâche.

Depuis le cauchemar des invasions normandes qui pendant un siècle déferlèrent sur nos côtes, ravageant tout sur leur passage, et leur prédilection particulière pour l'estuaire des rivières vers lequel ils se laissaient guider par la marée montante, s'était créé un réseau de défense bien organisé.

Les premières apparitions des Normands eurent lieu en 843. Durant la fin du 9^e siècle, Alain le Grand réussit à les contenir, mais à sa mort les invasions reprurent de plus belle. C'est son fils Alain Barbe Torte qui, en 936, débarrassa définitivement la Bretagne de ce fléau par une bataille mémorable sur les landes de Plourivo.

Les Bretons morts dans ce combat furent enterrés dans un enclos où s'élève aujourd'hui la chapelle de Lancerf, tandis que les Normands furent précipités à la rivière à un endroit qui porte le nom de Toul-an-Houillet.

La rivière de Pontrieux, comme on la nommait souvent autrefois, bénéficiait pour sa défense du bouclier de Bréhat, dont la forteresse campée en face de l'île Lavrec surveillait le Levant. Plusieurs fois démoli et restauré, le château fut définitivement abandonné après les guerres de la Ligue.

La fortification de Bréhat est reprise en main par Vauban qui, redoutant les invasions anglaises, fait construire un fort au nord de l'île.

A la Révolution, l'île Modez elle-même est munie d'une batterie et les feux de ses canons, croisés avec ceux de Bréhat qui comptait alors sept batteries, ferment l'embouchure de la rivière.

Sur le cours du Trieux, les places fortes se relaient pour prendre sous leur surveillance chaque méandre de la rivière.

A l'approche du danger elles communiquaient entre elles par des signaux de fumée. Ce système était encore utilisé au temps de Vauban qui conseillait, « en cas de grande alarme, d'allumer une fumée durant une heure sur le clocher de Paimpol ».

De toutes ces forteresses construites au 11^e ou 12^e siècle, après la Guerre de succession d'abord, puis après les guerres de la Ligue, il ne restait plus que ruines.

C'est ainsi que disparurent Castel-Yar, Coetmen dont une partie du cours de la rivière porte le nom (de Kermouster jusqu'à Bodic, les vieilles cartes mentionnent la rade de Coetmen), le château de Lézardrieux et celui de Botloï à Pleudaniel.

Quant à Frynaudour, au confluent du Trieux et du Leff, c'est son propriétaire, Jean d'Acigné, qui le fit détruire lui-même, « afin que les gens de guerre ne s'y vissent loger ». Le vieux nom de Frynaudour Fryan-daou-dour, signifie le « nez entre deux eaux ».

Bien que le château de la Roche-Jagu ait eu à subir lui aussi les assauts des ligueurs, après avoir été pris et partiellement détruit, il réussit tout de même à survivre à ces luttes fratricides qui bien souvent furent le prétexte à régler quelque méchante querelle entre voisins.

C'est ainsi que le sire de Kermarquer favorisa l'emprisonnement de son voisin de la Roche-Jagu et la prise du château afin de se venger de quelque préjudice qu'il estimait avoir subi plusieurs années auparavant.

A cette époque, la famille d'Acigné tenait entre ses mains les plus importantes places fortes du Trieux : Lézardrieux uni à Botloï, Frynaudour et la Roche-

Jagu reconstruit en 1405 sur l'emplacement d'un château plus ancien, et pendant un certain temps Coz-Castel, lui appartenait. Passé par alliance dans la famille de Richelieu, cet héritage fut dispersé au 18^e siècle par leur descendant, le maréchal de Richelieu.

La ville de Pontrieux était défendue par la forteresse de Châteaulin-sur-Trieux, entourée de douves de 4 mètres de large qui s'arrondissaient sur 178 mètres de circuit. Autrefois l'agglomération était située dans le vallon de Coz-Ilis, au pied de la forteresse, où en cas d'alerte on mettait à l'abri tout ce qui pouvait l'être. Possession des ducs de Bretagne dont il était un rendez-vous de chasse, ce château fut à plusieurs reprises engagé ou échangé, mais revint en fin de compte à la couronne ducal. C'est après sa destruction que le port et la ville furent reconstruits en aval, plus près de la mer pour faciliter le commerce, Pontrieux servant d'avant-port à Guingamp. C'est en effet à Pontrieux que s'arrête le flux et le reflux des eaux marines et la partie navigable de la rivière.

Par le jeu des privilèges féodaux que fut entre autres le droit de moute, c'est à proximité de ces châteaux, à un point plus ou moins rapproché suivant la dentelure des côtes et l'endroit favorable, qu'étaient construits les moulins auxquels les vassaux étaient tenus de venir moudre leur grain.

Aussi c'est bien souvent le moulin qui sur le parcours de la rivière nous signale l'emplacement de l'ancien château qui l'avait fait naître et auquel il a de bien loin survécu.

Parmi ceux dont on peut retrouver les traces aujourd'hui, on découvre au fil de l'eau, en remontant de l'estuaire vers la source : Coatmen et Coz-

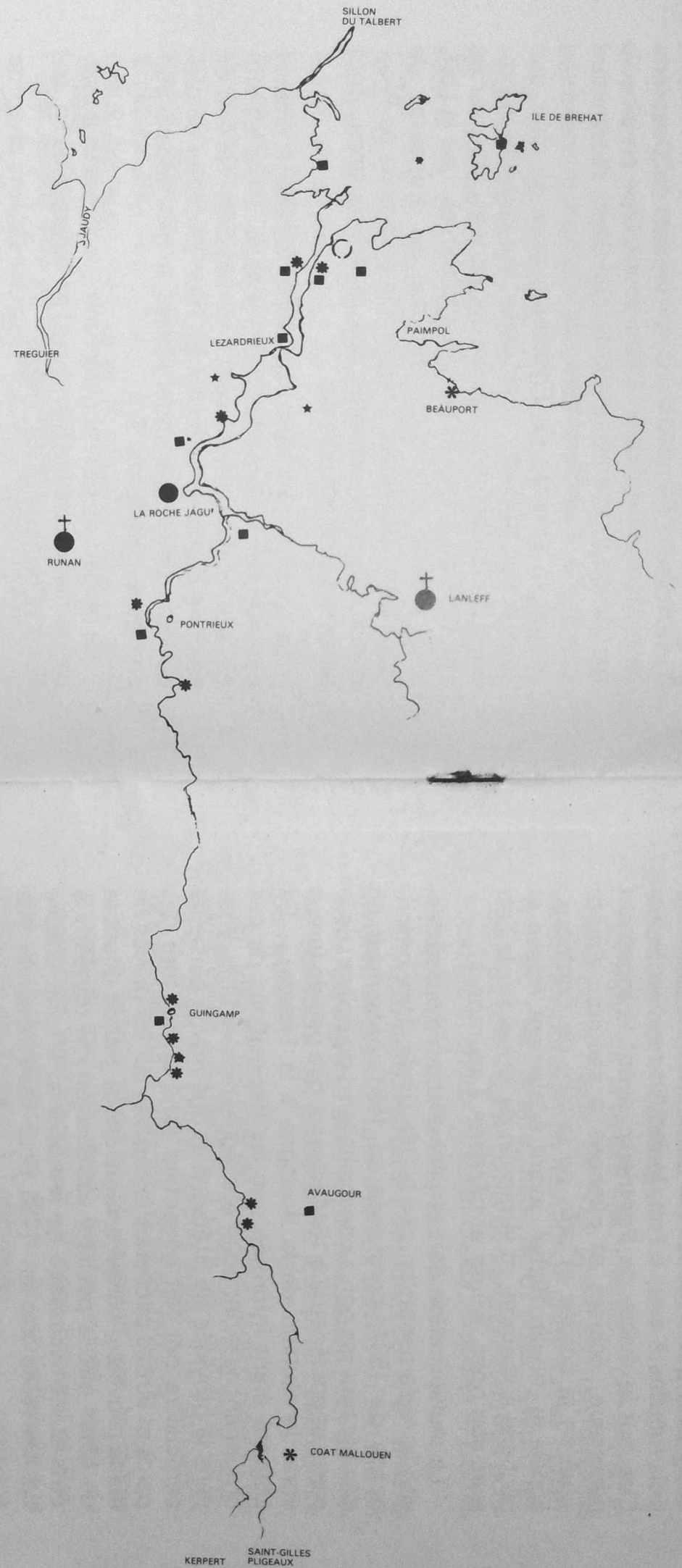
Castel, tous deux transformés en pisciculture ; Traoumeur à Pleudaniel, construit vers 1600 en remplacement d'un moulin à eau douce situé en face du manoir de Traou-Meur ; la Roche-Jagu, récemment détruit, à l'emplacement de l'actuel marché au cadran, à l'entrée de Pontrieux, pour ne citer que ceux qui se trouvent directement sur la rivière et profitent du double mouvement des marées. Mais sur les affluents du Trieux ils sont innombrables : sur le Leff, cinq d'entre eux s'étagent sur les frontières de Quemper-Guézennec ; quant à la commune de Pleudaniel elle n'en comptait pas moins de onze, dont plusieurs existent encore.

La force du courant s'essouffle un peu à chaque passage sur les grandes roues à aube, aussi les procès qui les concernent sont interminables. Ne voit-on pas une dame de Kerousy qui, non contente de plaider contre l'évêque un tel procès, le gifle sous le porche de la cathédrale ?

La plupart de ces moulins furent reconvertis au siècle dernier ou même bien avant en teillages de lin, qui firent la prospérité du Trégor.

Au-delà de Guingamp, au pied du château d'Avaugour, se trouvaient deux moulins à forges de fer qui étaient en ruines à la fin du 17^e siècle. Un inventaire de la baronnie d'Avaugour de 1681 déplore que l'on ait utilisé pour ces forges tellement de « bois pris dans la forêt d'Avaugour qui était autrefois en futaye et qui par ce moyen a été réduite en taillis ». On s'inquiète dans le même document de savoir s'il y a aux environs des « mines de fer ».

A ces moulins était le plus souvent associée une pêcherie. On voit par exemple le château de Frynau-



Légendes :

Places fortes



Moulins



Chapelles



Vestiges monastiques



Allée couverte



KERPET

SAINT-GILLES
PLIGEAUX

dour, bien que déjà ruiné à cette époque, posséder trois moulins à eau, « l'un, le moulin neuf en Saint-Clet, sur la rivière de Pontrieux, ayant le logement nécessaire, écluses et pêcherie à saumon, l'autre situé en la cordée et près de la ville de Pontrieux, appelé le moulin Richel, ayant également écluse et pêcherie à saumon, et le moulin de Houel sur le Leff avec son pont, écluse et pêcherie à saumon ».

La multiplication de ces pêcheries en avait nécessité la réglementation dès le 16^e siècle. Une ordonnance de 1584, confirmée en 1684, prescrivait de démolir tous les parcs construits avec du bois ou de la pierre et postérieurs à 1544 (c'est-à-dire peu de temps après la réunion de la Bretagne à la France)... Sa Majesté étant informée que les dispositions de ces ordonnances n'ont point été régulièrement observées dans la province de Bretagne et que même plusieurs particuliers ont fait construire sans aucun titre des parcs et autres pêcheries exclusives sur les grèves de ladite province, ce qui occupe une si grande quantité de côtes que la pêche y est absolument ruinée, « à quoi étant nécessaire de remédier ». Il fallut encore de nouvelles lois en 1726 pour faire observer ces mesures.

A cette époque on pêchait annuellement de 1200 à 1500 saumons chaque année, du port de Pontrieux au moulin du Trieux. Un siècle plus tard, ce chiffre était tombé à 500 ou 600 saumons seulement.

Certains grands fiefs riverains touchaient des droits sur les marchandises qui transitaient sur le Trieux. Ainsi la seigneurie de Quemper-Guézennec prélevait ces droits « sur toutes marchandises déchargées au port de Pontrieux et sur le cours de la rivière jusqu'au moulin de Houel et au château de Frynaudour en

quelque endroit que les vaisseaux, barques ou gabares mouillent et déchargent ».

Le trafic sur la rivière était intense. Tout entrain et sortait par le Trieux. En 1725, parmi les marchandises ainsi transportées, on mentionne entre autres : chanvre, lin, miel, beurre, huile, lard, chair, savon, fer, acier, plomb, étoffe, barils de harengs et autres poissons, blé et charbon, sel et chaux, ardoises et pierres à moulins qui arrivaient par centaine.

En 1820 on construit à Pontrieux, sur le bord de la rivière, un premier four à chaux suivi d'un second en 1835. On importe alors la pierre calcaire pour alimenter ces fours qui possédaient leur petit débarcadère particulier.

En 1845, le meunier de la Roche-Jagu découvrit les carrières de Châteaulin, à côté de l'ancienne forteresse, dont les pierres étaient aptes à la fabrication des meules pour tous les types de moulins.

A la même époque on exportait par le même moyen le froment, orge, avoine, seigle, roues de charrettes, bois de chauffage pour Paimpol et Bréhat, et à destination de Rouen le papier fabriqué à Belle-Isle-en-Terre et à Tonquédec.

Cent cinquante bateaux de 15 à 200 tonneaux entraient et sortaient. Remontaient encore la rivière pour alimenter l'arrière-pays, la cendre de goémon utilisée comme engrais et le sable de mer comme amendement.

Un mémoire de 1847 signalait que, grâce à ces deux éléments, le pays de Tréguier était un des plus fertiles de France.

Les marchandises ainsi convoyées étaient vendues dans l'une ou l'autre paroisse, lors des nombreuses foires qui s'y tenaient.

Ces foires et les pardons drainaient la population d'outre-Trieux. La rivière n'était pas un obstacle aux communications entre les deux rives. Le passage se faisait, soit par des gués qui étaient nombreux, il en existait de part et d'autre du confluent du Leff, entre la Roche-Jagu et Plourivo et entre Saint-Thudy et Quemper-Guézennec, soit par des bacs dont un service régulier était assuré. Il s'agissait d'un devoir féodal qui permettait au seigneur qui en bénéficiait de prélever un impôt sur la population mais qui l'obligeait à entretenir un passeur et deux bateaux en bon état.

Voici quelles étaient les clauses d'un tel contrat. Il s'agit ici du passage de Plouguiel à Tréguier, mais les conditions étaient les mêmes partout..., « il leur appartient deux grands passages ou bateaux sur le bras de mer qui est entre la ville de Lantreguer et le couvent Saint-François, pour passer et repasser charrettes, chevaux et gens à pied et pour lequel devoir de passage ont droit de cueillir et percevoir annuellement sur tous les habitants : savoir de chaque ménage entier de ceux de Plouguiel, un demi-boisseau de froment, comble mesure de Tréguier et un quart de boisseau de froment sur chaque veuf et veuve et dans la paroisse de Plougrescant un quart de boisseau de gros bled ».

Le forfait annuel de cette carte d'abonnement était donc modulé selon le nombre de passagers éventuels mais aussi selon l'éloignement du point d'embarquement.

Sur le Trieux, trois bacs assuraient le transport. L'un joignait Bodic à Ploubazlanec ; le deuxième, au passage du Goélo, suivait le trajet du pont de Lézardrieux. A l'ombre de leur chapelle, saint Christophe

sur la rive gauche, saint Julien sur la rive droite, veillaient à la sauvegarde des passagers. Lorsque la traversée du pont s'avéra moins périlleuse que le passage en bac, l'ingratitude humaine abandonna à la ruine les deux chapelles. La statue monumentale de saint Christophe accueille encore les voyageurs à l'entrée du pont de Lézardrieux.

Le troisième bac partait de Pleudaniel, au lieudit « le Passage » et rejoignait Plourivo à « Toul-an-Houillet », au pied de la chapelle de Lancerff, où fut consommée la défaite des normands sous l'épopée de Barbe Torte.

Un autre passage enjambait le Leff à Frynaudour, là où l'actuel pont du chemin de fer enjambe l'affluent.

Après la Révolution, le département reprit à son compte le service des bacs, puis le service public disparut peu à peu et quelques passages en barque furent encore assurés par des passeurs privés dont on voit encore les maisons le long des grèves.

La rivière était alors un lieu de passage aussi fréquenté qu'une route. La chapelle de Coz-Iliz à Pleudaniel, lieu de pèlerinage cher aux marins du Trégor et du Goélo, est construite tout au bord de l'anse de Camarel, et quelques marches descendent directement du placitre de la chapelle sur la grève.

Le bac de Lézardrieux disparut le premier en 1840 pour laisser la place au pont dont le tablier en sapin était soutenu par six câbles de fil de fer. De rive à rive le pont mesurait 150 mètres sur 4,20 m de large, et surplombait de 30 mètres le niveau des marées ordinaires.

Il fallait acquitter un droit de péage pour l'emprun-

ter. Il fut remplacé en 1922 par un pont plus moderne. Durant la dernière guerre, un avion anglais n'hésita pas à passer en dessous du tablier pour mitrailler les bateaux ancrés dans le port.

Au point d'arrivée du bac de Pleudaniel à Toul-an-Houillet, se trouve la petite gare de Lancerf. A cet endroit la voie ferrée de Paimpol à Guingamp vient frôler la rivière. C'est là que jusqu'en 1920 le train recueillait colis, courrier et voyageurs venus en barque de la rive opposée.

Cette ligne du réseau breton fut construite dans la dernière décennie du siècle dernier, d'abord en voie métrique, puis en voie normale depuis 1924. Aucune route ne double le trajet du chemin de fer. C'est lui qui, en perçant la trouée de ses voies dans l'épaisseur des bois de Plourivo, offre du même coup un splendide panorama sur la rivière.

Quittant la cité des Islandais, la ligne rejoint le Trieux à Plounez et, longeant la molle étendue du Ledano, passe à Landouézec devant les ruines du berceau des Renan, ancêtres du célèbre écrivain trécorois. En face, sur les hauteurs de Camarel, un riche Gallo-Romain, séduit par la vue sur la vallée, y fit construire une villa dont on a découvert les vestiges il y a quelques années.

Après avoir franchi le Leff à Frynaudour, la voie ferrée change de rive à Pontrieux.

La halte de Plouëc n'est qu'à 3 km d'une des plus belles églises du Trégor : Runan.

Le Trieux, venu du pays d'Avaugour, dont l'estuaire constellé de merveilles court entre Trégor et Goélo, forme le trait d'union entre les deux pays.

De ce rôle il a tiré son nom..., « le passage ». Ne

trouve-t-on pas dans ses formes anciennes le « treu » breton où les toponymistes ont vu le « trez » qui signifiait le passage sur une voie d'eau. Ce droit de passage portait au Moyen-Age le nom de droit de tré-sage.

Ces rivières, qui tout au long de leur course faisaient tourner les moulins pour donner aux hommes la farine et forger le fer, qui leur donnaient les poissons roses en robe d'argent et la joie des voiles qui claquent dans le vent, n'ont-elles pas aussi donné son nom au pays de Tréguier, el Treguer, pays des trois rivières, entaillé des trois profonds estuaires du Léguer, du Jaudy et du Trieux.

Nicole CHOUTEAU.

ASSOCIATION POUR L'ANIMATION
DU CHATEAU DE LA ROCHE-JAGU
22260 PLOEZAL - TEL. (16-96) 95.62.35

